Regards croisés (herméneutique/pragmatisme) sur la méthode de l'enquête sociale

Louis Quéré

Occasional Paper 38
Paris, Institut Marcel Mauss – CEMS
Décembre 2016

Regards croisés (herméneutique/pragmatisme) sur la méthode de l'enquête sociale

Louis Quéré (IMM-CEMS, EHESS)

Séminaire AFFUTS, 19 novembre 2016

Résumé

Ce texte a été écrit pour un séminaire d'épistémologie de l'Association Française pour le Développement de la Recherche en Travail Social. Il s'agissait de mettre en perspective les modèles herméneutique et pragmatiste de l'enquête en sciences sociales. Le premier conçoit ces dernières comme des sciences interprétatives qui ont leurs procédures propres. Le second ne voit pas la nécessité d'une méthodologie propre aux sciences de l'esprit, tout en reconnaissant des discontinuités entres sciences de la nature et sciences de la culture.

Mots clés : action, compréhension, enquête, ethnométhodologie, expérience, expérimentation, explication, herméneutique, interprétation, naturalisme, pragmatique, pragmatisme, texte.

Regards croisés (herméneutique/pragmatisme) sur la méthode de l'enquête sociale

Louis Quéré (IMM-CEMS, EHESS)

Séminaire AFFUTS, 19 novembre 2016

Lorsque, dans mon titre, je dis enquête sociale, je n'entends pas seulement l'enquête en sciences sociales, car ces dernières n'ont pas le monopole de l'étude des problèmes sociaux, même si elles ont un rôle central. Cependant, je vais quand même me focaliser sur les sciences sociales. Par ailleurs en choisissant une entrée par la méthode, je restreins ma perspective dans mon évocation de l'herméneutique et du pragmatisme, qui sont des philosophies globales. Ce choix est d'ailleurs assez conforme à ce qu'ont été au départ l'herméneutique et le pragmatisme : des méthodes. L'herméneutique élucide les méthodes d'interprétation des textes, notamment quand ceux-ci sont obscurs ou étrangers, et ses domaines de prédilection sont l'exégèse biblique, l'interprétation du droit ou celle des textes anciens, par la philologie notamment. Au XIXe siècle le questionnement s'est élargi aux « sciences de l'esprit » et a suscité une querelle des méthodes : méthode des sciences naturelles, d'un côté, méthodes des sciences humaines et sociales de l'autre ; expliquer, d'un côté, comprendre, de l'autre. Je suppose que le nom de Dilthey ne vous est pas inconnu. Au XXe siècle, l'herméneutique a pris un tour plus ontologique, dans le sillage de Heidegger notamment, avec l'idée que le sens est constitutif de notre existence, que comprendre et interpréter sont des modes d'être, que nous sommes des animaux qui s'interprètent eux-mêmes, ou encore que le langage est constitutif de la réalité dont nous faisons l'expérience. L'herméneutique s'est aussi enrichie d'une dimension critique, à travers notamment la théorisation du modèle de la psychanalyse, comme « herméneutique des profondeurs » par J. Habermas, une perspective que P. Ricœur a en partie fait sienne.

Quant au pragmatisme, il s'est lui aussi voulu, à l'origine, une méthode – précisément une méthode de clarification de nos idées à travers la prise en compte de leurs conséquences et effets pratiques : il s'agit de considérer les conséquences qu'elles peuvent avoir quand on s'appuie sur elles pour agir. C'est cette prise en compte des effets pratiques qui justifie l'appellation « pragmatisme ». Le pragmatisme s'est aussi voulu une entreprise de clarification de la méthode de l'enquête, comme mode de fixation des croyances et des valeurs – l'enquête, entendue au sens large d'exploration, qui est sensorielle à la base, étant le

coeur de l'expérience. Dans l'enquête la prise en compte des effets pratiques concerne les conséquences qui servent de test ou d'épreuve pour valider des propositions, « pourvu que ces conséquences soient produites opérationnellement et soient telles qu'elles résolvent le problème spécifique qui provoque les opérations » (Dewey, 1993, p. 52). Le modèle ici est l'expérimentation en sciences.

En un sens, le pragmatisme a restauré le concept ancien d'expérience, avant qu'il ne soit réduit, à l'époque moderne, au seul vécu subjectif ou à la seule conscience subjective privée. R. Koselleck, un historien allemand, spécialiste de la sémantique historique, et qui se situe plutôt dans la tradition de l'herméneutique, a rappelé que le concept ancien d'expérience mettait l'exploration et l'enquête en son cœur, parce qu'il avait une signification active ou processuelle :

> Expérience avait avant tout le sens d'exploration, d'enquête, de vérification […]. Au début des temps modernes le mot « expérience » a été amputé de sa dimension active, axée sur l'idée d'enquête. […] Une restriction progressive se dessine dans l'usage général qui tend à concentrer la notion d'expérience dans le domaine de la perception visuelle et du vécu. (Koselleck, 1997, p. 202-203)

Le concept d'expérience est central dans les deux traditions, mais les conceptions divergent profondément – par exemple, pour les pragmatistes la méthode scientifique est la seule à prendre l'expérience au sérieux du fait de la place qu'elle accorde à l'expérimentation.

Lorsque je parle de pragmatisme, il s'agit du pragmatisme américain dont les pères fondateurs, qui n'étaient pas nécessairement d'accord entre eux, sont Charles Sanders Peirce, William James, John Dewey et George Herbert Mead. Il y a eu une redécouverte de ce courant philosophique à la fin du XXe siècle, par Rorty, Putnam et d'autres aux USA, par Apel et Habermas en Allemagne et par des wittgensteiniens français tels que Bouveresse, Cometti, Descombes, Tiercelin, Chauviré et d'autres.

En France on confond parfois pragmatisme et pragmatique. La pragmatique est une composante de la linguistique, rendue célèbre par la théorie des actes de parole d'Austin, Searle, Grice et d'autres (une des principales références est le livre d'Austin, *Quand dire, c'est faire*). Est aussi apparu en France plus récemment un courant de « sociologie pragmatique », lié aux travaux de Boltanski et Thévenot, qui a plus à voir avec la pragmatique linguistique qu'avec le pragmatisme. Comme l'expliquait Boltanski lui-même, pour lui, le

terme « pragmatique » fait référence non pas au pragmatisme américain, mais « à la pragmatique linguistique en tant qu'elle met l'accent sur les usages que les acteurs font de ressources grammaticales à l'épreuve des situations concrètes dans lesquelles ils se trouvent plongés » (Boltanski, 2006, p. 10). Boltanski a une conception plutôt idiosyncrasique de la pragmatique linguistique et il fait volontiers référence à des auteurs dont la linguistique n'a vraiment rien de pragmatique : Chomsky d'un côté (avec sa distinction compétence/performance), Greimas de l'autre (avec son carré sémiotique). Boltanski considère la pragmatique comme l'envers de la sémantique. Il la lie à l'incertitude et à la contingence de l'action située. Pour lui, l'objet de la pragmatique ce sont les opérations interprétatives requises par l'action, et notamment les opérations de qualification des êtres ; il s'agit d'un domaine où les significations sont infiniment divisées (pour que ceux que cela intéresse, j'ai commis un long papier critique sur les présupposés et les incohérences de cette sociologie soi-disant pragmatique – Quéré-Terzi, 2014).

Je vais essayer de faire ressortir les éclairages que les deux traditions portent sur la méthode de l'enquête sociale. Pour l'herméneutique, les sciences sociales sont des sciences interprétatives ; leurs méthodes restent différentes de celles des sciences de la nature. Cette opposition (qui, cependant n'est pas partagée par tous ceux qui se réclament de l'herméneutique – cf. *infra* la position de Ricœur) n'a pas cours dans le pragmatisme, qui considère que la méthode de l'enquête scientifique est unique, même s'il reconnaît un certain nombre de spécificités aux SHS. Le pragmatisme est continuiste, alors que l'herméneutique tend à introduire plus de ruptures. Les deux traditions n'ont cependant pas la même conception de la démarche des sciences naturelles. Ce qui intéresse le pragmatisme c'est la démarche expérimentale, tandis que l'herméneutique se focalise sur le type de vérité produit par la méthode des sciences de la nature (cf. le titre du grand livre de Gadamer : *Vérité et méthode*). L'idée d'une science sociale interprétative, accordant une place importante à l'intuition, est incompréhensible pour le pragmatisme, tandis que l'empirisme naturaliste préconisé par celui-ci est inacceptable pour l'herméneutique. Le pragmatisme remet l'esprit dans la nature et le considère comme « une fonction des interactions sociales » (fonction au sens mathématique du terme), étant entendu que les interactions déjà présentes dans la nature (car rien n'existe de façon isolée) atteignent dans la société leur stade « le plus ample et le plus complexe » (Dewey, 2012, p. 25). Il en va ainsi grâce à la communication par le langage et d'autres outils. C'est la raison pour laquelle le pragmatisme trouve inutile « toute division

des objets de l'expérience en deux mondes », le monde physique, d'un côté, le monde des idées et des significations (qui ont un caractère social), ou celui de l'esprit, de l'autre.

Dans mon exposé, je vais privilégier deux auteurs. Côté herméneutique, je vais m'appuyer sur un texte fameux de C. Taylor, « L'interprétation et les sciences de l'homme » (in Taylor, 1997). Taylor ne s'inspire pas seulement de l'herméneutique, mais aussi de la phénoménologie de Merleau-Ponty et de Wittgenstein. Comme il a aussi enseigné la science politique, il a élargi le champ d'application de l'herméneutique aux sciences sociales en général, alors que, souvent la discipline privilégiée est l'histoire (comme chez Ricœur, par exemple, dans *Temps et récit*). De plus, il présente l'intérêt d'être un pont entre l'herméneutique et le pragmatisme. Il n'y a pas beaucoup de références aux pragmatistes chez Taylor, mais le sociologue allemand Hans Joas a pu écrire (à juste titre, à mes yeux) que Taylor est un deweyen qui s'ignore, peut-être parce que la référence à Hegel occupe une place importante dans leur philosophie, dans le cas de Dewey un Hegel relu à travers Darwin. Côté pragmatisme, l'auteur privilégié sera donc Dewey, dont un des livres importants, publié en 1938, s'intitule *Logique. Théorie de l'enquête*. Dans la préface à ce livre, Dewey explique pourquoi il s'est gardé d'y parler de « pragmatisme » : le terme prête trop à confusion et certaines des thèses réputées pragmatistes sont très problématiques (par exemple, la conception de la vérité de James, selon laquelle serait vrai ce qui est utile). Je considérerai plus particulièrement le chapitre de ce livre consacré à l'enquête sociale. Dewey n'a été longtemps connu que par ses ouvrages sur l'éducation et la pédagogie, alors qu'il a une œuvre philosophique considérable, qui anticipe sur de très nombreux points, la seconde philosophie de Wittgenstein, ou pour ce qui est de la philosophie française, la phénoménologie de Merleau-Ponty, ou encore la théorie critique de l'Ecole de Francfort.

Du texte à l'action (titre d'un livre de Ricœur)

Le domaine initial de l'herméneutique c'est l'interprétation de textes qui présentent des difficultés de compréhension parce qu'ils sont obscurs, confus, énigmatiques, fragmentaires, apparemment contradictoires, etc. Interpréter c'est rendre plus clair, élucider le sens, mettre au jour une cohérence cachée, et cela dans une énonciation verbale qui cherche à réexprimer plus clairement un sens ou une cohérence confusément présents, sens et cohérence exprimés par un sujet à destination d'autres sujets. Une des questions qui se posent alors est : en

fonction de quels critères juge-t-on le caractère correct ou incorrect d'une interprétation ? Il n'y a pas de possibilité de vérification par des faits, ou d'expérimentation ; il faut en appeler à une compréhension commune. La seule manière de justifier une interprétation est de montrer, en faisant varier les expressions, que le texte doit être lu comme on le propose, à partir d'une interaction continue et approfondie avec « la chose du texte » (Ricœur), pour l'analyse de laquelle on peut utiliser les méthodes diverses et variées d'analyse textuelle. On ne peut donc pas sortir du cercle des interprétations et recourir à des procédés de validation comme en sciences.

Comment, maintenant, passer du texte à l'action ? Souvent la réponse herméneutique consiste à traiter l'action, les conduites ou les pratiques comme des analogues d'un texte à déchiffrer. Comme le précise Taylor, il ne s'agit pas de montrer que le comportement des gens est sensé, mais de partir du constat que leurs actions sont souvent confuses, sont mal informées, comportent des illusions, poursuivent des buts contradictoires :

> En identifiant les confusions, les contradictions, etc., nous donnons un sens à ce qu'ils font. Cela signifie que nous parvenons à voir comment, en tant qu'agents […] ils en viennent à faire ce qu'ils ont fait et à provoquer ce qui est arrivé. (Taylor, 1997, p. 197)

Ce n'est pas par l'empathie que nous arrivons à faire cela, mais en trouvant le langage adéquat, car l'interprétation est discursive. Ce n'est pas non plus en adoptant le point de vue de l'acteur, ou en empruntant ses propres termes. Je l'ai déjà dit, d'un point de vue herméneutique, l'interprétation n'est requise que quand il y a quelque chose d'énigmatique dans le comportement, que quand une élucidation est nécessaire, et cette élucidation peut aller à l'encontre du point de vue de l'acteur sur sa propre action, ou de sa propre compréhension, et doit souvent les dépasser. Cependant il est nécessaire de saisir comment l'acteur voit les choses, de comprendre comment il appréhende sa situation, de tenir compte de son langage de compréhension et d'interprétation de soi, bref d'entrer dans son mode de vie. Mais l'interprétation ne peut pas se contenter de restituer cette vision ; elle est réflexive et critique ; elle explique aussi en quoi cette vision est peut-être erronée, contradictoire, lacunaire, etc. ; et elle cherche à l'améliorer. Cette élucidation, qui requiert d'être faite en interaction avec l'acteur, peut accroître sa capacité d'action ainsi que sa compréhension de lui-même.

Traiter les actions, les comportements ou les pratiques comme des analogues de textes ne va pas de soi. Mais, on peut s'en tirer en considérant que les actions et les comportements

humains « relèvent d'une explication de type herméneutique » (*Ibid*., p. 154). D'un autre côté, la démarche herméneutique, qui est au plus loin de l'interprétation sauvage décriée par certains de mes collègues sociologues, a fait ressortir quatre dimensions essentielles des sciences humaines et sociales.

La première est qu'elles se meuvent inévitablement dans un cercle herméneutique, du fait que toute compréhension se meut dans un cercle herméneutique. Par exemple, nous expliquons communément nos actions par des intentions, des buts recherchés, des désirs, des croyances, des sentiments, des émotions. Mais les termes que nous utilisons alors sont pris dans un réseau de significations qui renvoient les unes aux autres. Soit un terme d'émotion comme « honte » : comme le rappelle Taylor, il est essentiel, pour qu'un sentiment soit identifié comme honte, qu'il soit relié à un certain type de situation – une situation appréhendée comme « humiliante », par exemple –, et qu'il donne lieu à un certain type de disposition – se cacher, se voiler la face, etc. « Mais cette situation ne peut à son tour être identifiée qu'en relation avec les sentiments qu'elle provoque. Et, de façon analogue, la disposition est relative à un but qui ne peut être compris sans référence au sentiment éprouvé. […] [Ainsi] nous ne pouvons comprendre ce que veut dire "se cacher" que si nous comprenons le genre de sentiment et de situation dont il s'agit » (*Ibid*., p. 148-149) (on ne cherche pas à se cacher lorsqu'on a honte comme on cherche à se cacher d'un assaillant armé).

Une deuxième dimension importante est l'affirmation d'une fonction constitutive du langage. Pour continuer avec l'exemple de la honte, on croit souvent que le vocabulaire des émotions ne fait que décrire des émotions préexistantes, comme phénomènes psychophysiques. Ce qui n'est pas correct. Un vocabulaire, celui des couleurs, par exemple, introduit des distinctions et établit des contrastes, qui sont essentiels pour fixer les significations expérientielles. Pareillement, la gamme des émotions éprouvées dans une culture donnée dépend pour une grande part du champ sémantique des termes qui organisent et différencient le domaine des affects. Sans un tel vocabulaire nous serions incapables d'identifier nos sensations et nos émotions (cf. Wittgenstein sur l'impossibilité d'un langage privé).

Le même argument vaut pour les pratiques sociales : il n'y a pas d'un côté une réalité sociale brute, et de l'autre un vocabulaire pour la décrire ou l'interpréter. On ne peut pas

identifier la première indépendamment du langage que nous employons pour la décrire. « Toutes les institutions et pratiques dans lesquelles nous vivons sont constituées par certaines distinctions, donc par un certain langage qui est ainsi essentiel à leur existence » (*Ibid*., p. 163). Soit des pratiques telles que le vote ou la négociation. Un certain langage, qui établit des distinctions pertinentes (par exemple entre un bulletin valable et un bulletin nul, entre un vote libre et un vote contraint, etc.), est essentiel à leur existence : « Une pratique est un vote ou une négociation en partie en fonction du vocabulaire établi socialement comme étant le vocabulaire approprié pour se livrer à cette pratique ou pour la décrire » (*Ibid*., p. 164).

Une troisième dimension importante est le primat donné aux significations intersubjectives par rapport aux significations subjectives. Dans une élection, les électeurs font leur choix en fonction de leurs désirs et de leurs croyances, de leurs préférences et de leurs convictions, de leurs espoirs et de leurs attentes, toutes choses qui sont de l'ordre des significations subjectives. Mais l'institution et la pratique du vote comportent aussi des significations d'un autre ordre, qui les rendent précisément praticables : il y a tout un ensemble d'idées et de normes constitutives de cette pratique sociale, en tant qu'elle est instituée ; ces idées et ces normes ne sont pas dans la tête des gens mais font partie des institutions et des pratiques elles-mêmes ; elles y sont incorporées ; et leur partage n'est pas une affaire de convergence d'opinions, de croyances ou de valeurs. Ce sont des significations intersubjectives « enracinées dans les pratiques sociales » et « constitutives de la matrice sociale dans laquelle les individus se situent et agissent » (*Ibid*., p. 165-166). Elles sont rarement reconnues par la science sociale dominante, qui est portée à traiter toutes les significations comme subjectives (cf. aussi P. Winch, 2009, p. 211 : « Les manières de penser incorporées dans les institutions gouvernent la manière dont les membres de la société étudiée par le sociologue se comportent »).

Une dernière dimension importante est la critique de la conception selon laquelle les sciences sociales seraient indépendantes des valeurs (la fameuse *Wertfreiheit* de Weber). Beaucoup de termes de notre langage sont indissociablement descriptifs et évaluatifs, si bien qu'il est souvent impossible de séparer nettement faits et valeurs. Si je caractérise le comportement d'un subordonné comme respectueux, obséquieux, insolent, provocateur, grossier, etc., je l'évalue en même temps que je le décris. Un autre exemple : en théorie sociale et politique, on s'intéresse beaucoup à la légitimité de l'État, notamment à son droit à notre allégeance. Mais, comme le fait remarquer Taylor, « de quelque manière que nous

concevions cette légitimité, elle ne peut être attribuée à un régime qu'à la lumière d'un certain nombre de considérations sur ce régime – par exemple, le fait qu'il donne aux hommes la liberté, qu'il émane de leur volonté, qu'il leur assure l'ordre, l'autorité de la loi, ou qu'il est fondé sur la tradition, ou qu'il impose l'obéissance à cause de ses qualités supérieures. Toutes ces considérations reposent sur la définition de ce qui est important pour les hommes en général », c'est-à-dire précisément sur des valeurs (*Ibid*., p. 175).

La tradition herméneutique insiste sur l'inapplicabilité de la méthode des sciences naturelles aux sciences humaines et sociales. Des arguments divers et variés ont été avancés depuis plus d'un siècle pour justifier la spécificité de la méthode des sciences de l'esprit. Taylor invoque l'impossibilité de leur appliquer le modèle vérificationniste des sciences naturelles. L'argument qu'il avance est qu'il n'y a pas, dans le domaine social et culturel, de faits bruts auxquels on pourrait confronter les interprétations pour les valider, car la réalité sociale, telle qu'elle nous est accessible, est toujours déjà faite de significations intersubjectives ou de sens institués – ce qui n'empêche pas qu'il y ait des vérités de fait. Une première conséquence est que « nous ne pouvons que continuer à proposer des interprétations » (*Ibid*., p. 188). Une deuxième conséquence est qu'une science sociale de type herméneutique fait appel à l'intuition, qui n'est pas quelque chose de formalisable : « Elle demande d'avoir la sensibilité et la compréhension nécessaires pour pouvoir effectuer les lectures par lesquelles nous expliquons la réalité concernée, et en saisir le sens » (*Ibid*., p. 188).

C'est sur ce point que l'écart est sans doute le plus grand entre l'herméneutique et le pragmatisme. Celui-ci a fortement combattu le rôle attribué à l'intuition par la psychologie classique en même temps qu'il a refusé de reconnaître une méthode spécifique aux sciences humaines et sociales. Ce qui importe ce n'est pas que celles-ci soient interprétatives, mais qu'elles s'approprient les méthodes de l'enquête scientifique, telles qu'elles ont été élaborées par les sciences expérimentales de la nature. L'enquête ne se contente pas d'interpréter ; ou plus exactement, l'interprétation de type herméneutique est elle-même une enquête. Une enquête institue et résout des problèmes à travers une série d'opérations matérielles et symboliques. Par ailleurs, c'est le fondement même de l'argument herméneutique concernant l'analogie entre l'action et le texte que le pragmatisme met en cause.

Quelqu'un comme Ricœur constitue un autre pont intéressant entre les deux traditions. Dans un texte de 1977, intitulé « Expliquer et comprendre », Ricœur écarte le dualisme des méthodes habituellement invoqué par l'herméneutique (Ricœur, 1977b). Il n'y a pas deux méthodes, mais une seule qui associe les deux moments de la compréhension et de l'explication. « Seule l'explication est méthodique », écrit-il. La compréhension ne l'est pas, mais elle « enveloppe l'explication », notamment parce qu'elle la précède, tandis que l'explication « développe analytiquement la compréhension ». Il y a de ce fait une continuité et une discontinuité entre les sciences humaines et les sciences de la nature. Il y a continuité dans la mesure où « les procédures explicatives des sciences humaines sont homogènes à celles des sciences de la nature ». Il y a discontinuité dans la mesure où « la compréhension apporte une composante spécifique – sous la forme soit de la compréhension des signes dans la théorie des textes, soit de la compréhension des intentions et des motifs dans la théorie de l'action, soit de la compétence à suivre un récit dans la théorie de l'histoire ». Dans *Temps et récit*, Ricœur s'est penché sur l'historiographie ou l'écriture de l'histoire (mais ce qu'il dit s'applique aussi à d'autres disciplines, notamment à la sociologie quand elle se conçoit comme une science historique). L'explication historique appartient bien au champ narratif et prolonge la compréhension narrative, reposant sur la compétence ordinaire à suivre une histoire (« raconter c'est déjà expliquer »). Mais elle s'en éloigne à la fois par les procédures (conceptualisation, recherche d'objectivité, réflexivité critique), par l'introduction d'objets d'un type nouveau (des civilisations, des mentalités, etc.) et par l'introduction d'un temps historique. Continuité et discontinuité : c'est aussi le point de vue des pragmatistes, mais formulé en d'autres termes.

Accroître les capacités d'auto-contrôle de l'expérience

Dans une démarche pragmatiste, on ne s'intéresse pas à l'action faite (que l'on pourrait considérer comme analogue à un texte), mais plutôt à l'action en train de se faire ou au mouvement de la réalité, dans ce qu'il a de pluriel, d'incertain, de changeant et de particulier. C'est un principe essentiel de l'empirisme radical de W. James :

> Ce qui existe réellement ce ne sont pas des choses, mais des choses en train de se faire. Une fois faites, elles sont mortes, et un nombre infini de décompositions conceptuelles alternatives peut être utilisé pour les définir. Mais placez-vous dans *ce qui se fait* par un geste de sympathie intuitive avec la chose et, la gamme entière des décompositions possibles se

> plaçant d'un coup en votre possession, vous n'êtes plus gênés par la question de savoir laquelle est la plus absolument vraie. La réalité s'écroule en passant par le crible de la manipulation conceptuelle ; elle s'élève lorsqu'elle vit sa propre vie indivisée – elle perce et bourgeonne, elle change et crée. (James, 2007, p. 177-188)

Saisir les choses en train de se faire, par exemple l'action en train de s'accomplir de manière séquentielle et sérielle, ou saisir l'expérience dans sa dynamique concrète telle qu'elle se manifeste dans les modalités d'action et de passion, n'est pas chose facile. Elle l'est d'autant moins que dans l'attitude naturelle, les changements, les processus et les opérations que nous faisons n'accèdent pas à notre conscience et que nous privilégions les substances par rapport aux événements : « La dernière chose qui nous intéresse c'est le processus réel de l'expérience, en tant que processus » (Dewey). Ils ne le font pas, entre autres, parce que notre langage ordinaire dirige notre attention vers d'autres choses, notamment vers la description de la signification et vers une interprétation intentionnaliste de l'expérience. Ainsi identifions-nous nos actions par les buts recherchés et les expliquons-nous par des intentions, des désirs, des croyances, des sentiments, des émotions. Buts, intentions, désirs, croyances, affects, valeurs, normes, etc. font partie du vocabulaire dont nous disposons pour décrire ce que nous faisons, ce que P. Ricœur appelle « sémantique de l'action » (Ricœur, 1977a) et J. Searle « vocabulaire de l'Intentionnalité » (Searle, 1985). Il faut en quelque sorte suspendre l'attitude naturelle pour se placer dans ce qui est en train de se faire, pour s'intéresser à l'expérience en tant qu'événement et processus, avec un début et une fin entre lesquels se produisent des changements plus ou moins contrôlés (le contrôle requérant l'observation des changements et la connaissance des régularités), ou encore pour faire attention aux capacités et aux pratiques d'« arrière-plan ».

Le pragmatisme est en quelque sorte un opérationnalisme, au sens où il cherche à mettre au jour des opérations et leurs méthodes, des processus et leur dynamique, des changements et leurs conséquences. Cependant il ne réserve pas ces opérations aux agents humains. Les choses de l'environnement, notamment les objets, font aussi des opérations. C'est le sens du « transactionnalisme » d'un Dewey. L'organisme et l'environnement forment un système intégré de co-opération (au sens littéral du terme). C'est ce que montrent les fonctions biologiques de la respiration ou de la digestion : ces fonctions sont aussi bien des choses faites par le corps humain à l'aide de l'environnement, que des choses faites par l'environnement *via* les structures organiques du corps humain. Il n'y a pas seulement

interaction de l'organisme et de l'environnement, mais *transaction*. *Interaction* présuppose deux choses séparées. *Transaction* veut dire opérations conjointes de l'organisme et de l'environnement, opérations distribuées et articulées dans un système intégré, ainsi que composition ordonnée d'énergies externes et internes. Une part de ces opérations est effectuée dans et par les choses, selon ce que l'on peut appeler des fonctionnements, une autre part dans et par l'organisme en fonction de ses capacités biologiques et de son équipement culturel. Bref, un organisme ne vit pas seulement *dans* l'environnement ; il vit aussi *par* un environnement. L'agentivité est ainsi distribuée.

On retrouve cet opérationnalisme dans la conception deweyenne de la compréhension. Dewey a une conception « conséquentialiste » de la compréhension et de l'interprétation : comprendre c'est prendre des choses ensemble, saisir quelles relations réciproques elles entretiennent et quelles conséquences sont entraînées par ces relations ou produites par leurs interactions. Or rien ne vaut la méthode expérimentale pour déterminer les relations entre les choses et saisir les conséquences de leurs interactions :

> Un mécanicien comprend les diverses parties d'une machine, d'une automobile, par exemple, quand, et seulement quand, il sait comment les parties *marchent ensemble* ; c'est la façon dont elles marchent ensemble qui fournit le principe de l'ordre selon lequel et par lequel elles sont en relation. La conception de la « marche ensemble » implique la conception des conséquences : le *sens* des choses réside dans les conséquences qu'elles produisent quand elles sont en interaction avec d'autres choses spécifiques. Le cœur de la méthode expérimentale est la détermination du sens des choses observées au moyen de l'institution délibérée de modes d'interaction. (Dewey, 1993, p. 615)

Il en va de même dans l'enquête sociale : la compréhension est une affaire de mise en ordre ou d'agencement de faits, c'est-à-dire de détermination de leurs relations, pas de toutes leurs relations, mais de celles qui conviennent au problème envisagé, une fois celui-ci bien défini. Ce n'est que quand on les met en relation et voit leur portée, qui est une affaire de saisie différentielle de conséquences dans des conditions spécifiques, que les faits sociaux peuvent être compris. La pensée seule ne peut pas assurer cette tâche ; il faut réaliser des opérations « pratiques », notamment instituer des modes d'interaction par l'expérimentation. On ne comprend les faits sociaux qu'en les mettant en relation réciproque et en les connectant « avec les conséquences différentielles qui sont produites grâce à des plans définis visant à

traiter d'une manière pratique ces phénomènes – ces plans […] étant des hypothèses directrices d'opérations pratiques, et non des vérités ou des dogmes » (*Ibid.*, p. 616).

Il y a bien chez Dewey un équivalent de la description herméneutique du *Verstehen*. Mais il parle de perception authentique plutôt que de compréhension. C'est surtout dans *L'art comme expérience* qu'il développe cette problématique, au sujet de la compréhension d'une œuvre d'art. La perception esthétique requiert autre chose qu'une série de coups d'oeil instantanés ; il faut qu'il y ait un processus sériel d'appropriation, un processus continu d'interactions, qui se développe dans un minimum de temps : « On perçoit un objet grâce à une série cumulée d'interactions » (Dewey, 2005, p. 261). Une perception instantanée est superficielle :

> Le touriste pressé n'a pas plus une vision esthétique de la mosquée Sainte-Sophie ou de la cathédrale de Rouen que l'automobiliste qui roule à soixante *miles* à l'heure ne *voit* le paysage qui défile. Car il est nécessaire de se déplacer, autour, à l'intérieur, à l'extérieur, et grâce à des visites répétées laisser la structure s'imposer progressivement d'elle-même sous différentes lumières et en lien avec des ambiances *(moods)* changeantes. (*Ibid.*, p. 261-62, trad. mod.)

Ou encore : « On ne peut pas dire d'un groupe de visiteurs qu'un guide promène dans une galerie de peintures, en attirant leur attention ici et là sur quelque tableau marquant, qu'ils perçoivent ». Pourquoi ? « Par manque d'interaction continue entre l'organisme dans son entier et ces œuvres » (*Ibid.*, p. 80). Il faut que la personne qui perçoit accomplisse un certain travail, qui est le pendant de celui de l'artiste, un travail d'organisation ou d'agencement en un tout des éléments de l'ensemble qu'il a sous les yeux, ou de ce qu'il entend, un travail de sélection, de simplification, de clarification, de condensation en fonction d'un point de vue, un travail d'extraction de la signification (*Ibid.*, p. 80).

On retrouve aussi cet opérationalisme dans la théorie deweyenne de l'enquête. Il y est central. L'enquête est un ensemble d'opérations faites ou à faire pour lever un doute, fixer une croyance (c'est-à-dire une disposition à agir, ou une habitude d'action) ou résoudre une situation problématique (parce qu'incertaine, instable, confuse ou conflictuelle). Certaines de ces opérations sont matérielles, car il faut modifier les conditions existantes pour identifier et résoudre la situation, ce que fait l'expérimentation par exemple ; d'autres, celles du raisonnement, du calcul ou du jugement, par exemple, sont faites sur et avec des symboles.

Toutes ces opérations impliquent des procédures et des techniques, du matériel et des instruments, et aussi des activités physiques et pas seulement mentales. On ne peut pas résoudre une situation problématique par le seul changement des états mentaux de l'enquêteur ; y sont nécessaires des « opérations existentielles, enracinées profondément dans les activités organiques » (*Ibid.*, p. 231-232). Ces opérations ont une composante pratique – « une activité qui consiste à faire et à fabriquer » –, pour reformer le matériau qui pose le problème de l'enquête ; et une composante plus intellectuelle : « Observation, collecte de données et inférence, opérations dirigées par des idées dont le matériel est lui-même examiné par le moyen d'opérations idéelles de comparaison et d'organisation » (*Ibid.*, p. 233).

Dans les activités vitales, l'enquête est d'abord sensorielle. Chez les humains, qui disposent du langage, elle s'intellectualise lorsqu'un obstacle ou un problème surgit dans l'organisation de la conduite. Mais il y a des degrés différents d'intellectualisation, le plus élevé étant celui de la science. Dans la vie ordinaire, nous procédons constamment à des enquêtes de sens commun pour traiter les situations auxquelles nous sommes confrontés. Lorsque nous nous focalisons sur un objet ou un événement nous ne l'isolons pas de son contexte immédiat pour le connaître *en soi*, nous l'appréhendons en tant qu'aspect particulier d'une situation dans laquelle il nous faut produire « une réponse active d'adaptation à faire pour promouvoir un train de comportement » :

> Dans l'enquête de sens commun on ne tente pas de connaître l'objet ou l'événement *en tant que tel*, mais seulement de déterminer quel en est le sens par rapport à la façon dont il faudrait traiter la situation entière […]. L'objet ou l'événement en question est perçu comme une portion du monde environnant, non en soi et par soi […]Nous vivons et nous agissons en connexion avec l'environnement existant, non en connexion avec des objets isolés, même si une chose singulière peut avoir un sens crucial pour décider de la manière de répondre à l'environnement total. (Dewey, 1993, p. 128-129)

Ce n'est que dans l'enquête de type scientifique que l'on cherche à « connaître l'objet ou l'événement *en tant que tel »* avec une visée de connaissance pure. Ce qui la caractérise est qu'elle vise la pleine conscience de ses opérations, pour les contrôler au maximum.

Si l'enquête intellectualisée est destinée à résoudre des situations problématiques, en élucidant leurs conditions et leurs conséquences, elle a quelques similitudes avec l'interprétation telle que conçue par l'herméneutique. Mais il ne s'agit pas de procurer aux acteurs une meilleure compréhension d'eux-mêmes et de leurs actions. Il s'agit de leur

permettre d'agir plus intelligemment, notamment dans les domaines moral et politique, en leur faisant prendre l'habitude de l'enquête comme méthode de fixation des croyances et des valeurs, et de résolution des problèmes, plutôt que celle de l'autorité ou de la ténacité, ou encore de la méthode « a priori ». Plus largement, il s'agit de permettre à l'expérience commune de se doter « de méthodes susceptibles de lui assurer la maîtrise d'elle-même et la création de critères propres de jugement et de valeur » (Dewey, 2012, p. 67). L'enquête est critique et source de connaissances, la critique et la connaissance étant indispensables pour qu'un contrôle intelligent de l'expérience soit possible (l'expérience dirigée intelligemment est celle où sont contrôlés les changements qui interviennent entre le commencement et la fin d'un processus).

À noter aussi que le pragmatisme ne se focalise pas tant sur la confusion des acteurs et de leur action, que sur celle de la situation : si les acteurs sont dans la confusion ou le doute, c'est que leur situation est elle-même confuse ou douteuse. Et il ne suffit pas de modifier les états mentaux des acteurs pour réduire le doute et la confusion. Il faut aussi transformer la situation, la rendre plus claire, plus unifiée, plus cohérente.

J'ai dit *supra* que le thème de la dualité des méthodes n'avait pas de place dans le pragmatisme, parce qu'il est persuadé que « les sciences sociales font partie des sciences de la nature » (*Ibid.*, p. 589), et que la méthode de l'enquête en sciences expérimentales est généralisable à toute démarche qui se veut scientifique. Une première raison du refus de cette dualité est l'adhésion à un modèle écologique de l'expérience : celle-ci est produite conjointement par les transactions entre le facteur humain et l'environnement, celui-ci comportant des conditions physiques et biologiques qui ont leurs lois, mais aussi des objets, des outils, des machines, etc., qui sont des centres d'opérations. Ce seul fait interdit d'accorder un privilège à la psychologie dans les sciences humaines, d'isoler les sciences de l'esprit des sciences de la nature, de privilégier les processus mentaux, ou encore d'aborder les phénomènes sociaux sans tenir compte de la contribution de l'environnement, et notamment de l'environnement social. Cela ne veut pas dire qu'il ne reconnaît pas des spécificités importantes aux sciences sociales, et, dans cette reconnaissance, il rejoint des intuitions importantes de l'approche herméneutique.

Une seconde raison du refus en question est une conception de l'esprit, à la fois comme émergence dans l'histoire naturelle et comme un composé de significations sociales. Je l'ai déjà évoqué *supra*. Il s'agit, explique Dewey, de considérer l'esprit

> comme une fonction des interactions sociales, et comme un authentique caractère des événements naturels lorsqu'ils atteignent le stade de l'interaction la plus ample et la plus complexe. La capacité de répondre à des significations et de les employer est […] ce qui permet d'élever l'homme au domaine de ce qu'on a pour habitude d'appeler l'idéal et le spirituel. En d'autres termes, la participation sociale que l'on doit à la communication, grâce au langage et aux autres outils, est le lien naturel qui rend parfaitement inutile toute division des objets de l'expérience en deux mondes, le monde physique et le monde des idées. (Dewey, 2012, p. 25)

La dualité introduite par Dewey n'est pas entre les sciences de la nature et celles de l'esprit, mais entre les sciences qui remplissent les conditions logiques et méthodologiques requises pour qu'elles aient un statut scientifique et celles qui ne le font pas, ou le font insuffisamment. Pour Dewey, qui écrit entre les deux guerres, les sciences sociales font partie des secondes, et leur manque est double : un manque de méthodes d'observation appropriées ; un manque de méthodes pour former et éprouver correctement des hypothèses.

Les lacunes des sciences sociales

Bien qu'il soit lecteur d'anthropologie, Dewey ne définit pas l'objet de l'enquête sociale en termes anthropologiques, mais en termes sociologiques : l'enquête sociale porte sur les problèmes sociaux. Il précise néanmoins qu'il ne s'agit pas des problèmes sociaux tels que perçus et vécus directement, car, dans une enquête c'est celle-ci qui institue le problème : quelque chose qui fait problème, qui est ressenti intuitivement ou affectivement comme problématique, ne devient véritablement un problème déterminé que dans le processus qui le soumet à l'enquête.

Une des difficultés des sciences sociales c'est de réussir à accorder un statut réellement opérationnel aux faits et aux idées, c'est-à-dire d'établir les faits et les idées de telle sorte que l'observation et la sélection des faits éprouvent les idées en corrélation, et que les idées soient d'une forme telle qu'elles puissent diriger et prescrire l'observation et la détermination des faits. Une des sources de cette difficulté est que l'on est porté à considérer

que les problèmes sociaux tels qu'ils existent et sont socialement perçus sont déjà bien définis dans leurs traits principaux, qu'il suffit de les observer pour identifier leur nature et que ce que l'on cherche c'est une méthode pour les résoudre. C'est oublier qu'en science, c'est l'enquête elle-même qui définit intellectuellement la nature du problème, en convertissant une situation dont le caractère problématique est ressenti plus ou moins confusément en un ensemble de conditions formant un problème clairement défini et formulé de manière nette. Une autre propension en sciences sociales est d'interpréter les problèmes sociaux en termes moraux, ou d'envisager les conduites humaines en termes de blâme ou de désapprobation morale.

L'attitude le plus souvent adoptée vis-à-vis des faits et vis-à-vis des idées est rarement la bonne. Pour ce qui est des faits, une des réactions prédominantes consiste à considérer que « les faits sont là devant nous et qu'ils n'ont besoin que d'être observés avec soin, et assemblés en nombre suffisant pour garantir des généralisations » (Dewey, 1993, p. 600). Or, en science, les faits doivent être relatifs au problème que l'on veut résoudre et servir à le déterminer ; ils doivent aussi être relatifs à la conception de la fin à atteindre dans cette résolution, cette conception, qui est posée comme hypothèse, et soumise à révision tout au long de l'enquête, étant nécessaire pour contrôler la sélection et l'interprétation des faits. Par conséquent les généralisations sont tout autant au début de l'enquête, sous la forme d'idées servant d'hypothèses, qu'à la fin :

> Aucune généralisation ne peut apparaître comme conclusion garantie si une généralisation sous la forme d'une hypothèse n'a pas auparavant contrôlé les opérations de la sélection discriminative et de l'ordonnancement (synthétique) du matériel pour former les faits de et pour un problème. (*Ibid.*, p. 600-1)

Pour ce qui est des idées, l'attitude prédominante consiste à accorder aux théories le statut de vérités établies, qui doivent être acceptées ou rejetées globalement. « Cette attitude engendre des conflits d'opinion et des heurts dans l'action, au lieu de mettre en oeuvre des enquêtes sur des faits observables et vérifiables » (*Ibid.*, p. 610). L'attitude convenable consiste à utiliser ces théories comme des hypothèses à éprouver et à réviser continuellement en fonction des conséquences qu'elles produisent dans leur application réelle dans l'enquête, et à les utiliser pour organiser l'observation et ordonner les données.

Une autre attitude problématique consiste à se contenter des cadres conceptuels d'usage courant et à les laisser implicites dans les enquêtes factuelles. Ces cadres sont alors soustraits au contrôle de l'enquête, et non critiqués. Or il importe de les expliciter pour se rendre compte des conséquences auxquelles ils mènent, ainsi que des alternatives conceptuelles possibles : « Sans la formulation systématique des idées directrices, l'enquête est maintenue dans le domaine de l'opinion et l'action dans le royaume des conflits » (*Ibid.*, p. 612).

Pour Dewey, les problèmes des sciences sociales ne doivent pas être coupés des problèmes réels : « Tout problème de l'enquête scientifique qui ne sort pas de conditions sociales réelles (ou "pratiques") est factice ; il est posé arbitrairement par l'enquêteur au lieu d'être objectivement produit et contrôlé » (*Ibid.*, p. 602). Ces conditions réelles sont des situations sociales problématiques, c'est-à-dire, pas claires, incertaines, conflictuelles, sans solution évidente, où on ne sait pas ce qu'il faudrait faire. Les problèmes institués par l'enquête sociale sont des « intellectualisations » de troubles et de difficultés pratiques.

C'est pourquoi il y a une connexion « intrinsèque » de l'enquête sociale avec la pratique. Cette connexion revêt un double sens : d'un côté, comme je viens de l'indiquer, l'ancrage de l'enquête dans des situations sociales réelles, qui demandent à être transformées ; d'autre part, l'enquête doit contribuer à résoudre ces situations sociales problématiques en les transformant, notamment en définissant des opérations d'élimination de certaines choses et des opérations de renforcement d'autres choses : élimination de ce qui rend la situation confuse et conflictuelle, ou élimination des obstacles à son unification ; renforcement des facteurs positifs ou des ressources qui permettent d'aller dans la direction des conséquences désirées. C'est par les opérations de l'observation que les conditions existantes sont différenciées « en facteurs d'opposition et en ressources positives » (*Ibid.*, p. 603). C'est pourquoi toute enquête véritable comporte une dimension critique.

Enfin les sciences sociales ne peuvent pas être indépendantes des valeurs, et éliminer les jugements évaluatifs. Les jugements évaluatifs, qui définissent les fins à atteindre et les lignes de conduite à tenir, sont nécessaires parce que les phénomènes sociaux « ne peuvent être compris qu'en fonction des fins auxquelles ils sont susceptibles d'aboutir » (*Ibid.*, p. 605) – fins au sens de conséquences et de terminaisons. Dès lors que l'enquête sociale porte sur une situation problématique, il faut bien qu'elle envisage des fins alternatives entre lesquelles

choisir pour préconiser les opérations à effectuer pour la résoudre, opérations qui requièrent des « activités associées » impliquant d'autres acteurs que les enquêteurs : « L'enquête sociale, pour remplir les conditions de la méthode scientifique, doit juger certaines conséquences objectives comme étant la fin qui *vaut la peine* d'être atteinte dans les conditions données » (*Ibid.*, p. 606). Il ne s'agit pas de réintroduire les blâmes moraux et désapprobations morales, mais d'inclure dans le processus de l'enquête la fixation des fins qui *valent la peine* d'être atteintes, de confier leur choix à l'enquête elle-même, au lieu de se fier à des fins données d'avance (par la Nature, par l'Histoire ou par un être transcendant, par exemple). Ce n'est qu'à ce prix que les fins peuvent être « déterminées sur la base des conditions existantes en tant qu'obstacles-ressources » (*Ibid.*, p. 606). Bref, c'est dans la situation réelle soumise à l'enquête que l'on découvre, par l'observation, des obstacles à supprimer et des potentialités positives à concrétiser pour la résolution des problèmes.

Dewey plaide aussi pour concevoir les sciences sociales comme expérimentales, même si l'expérimentation ne peut qu'être différente de celle qui prévaut dans les sciences de la nature.

> L'idée que, parce que les phénomènes sociaux ne permettent pas la variation contrôlée d'ensembles de conditions dans une série d'opérations correspondantes, la méthode expérimentale n'a pas d'application du tout, s'oppose à ce que l'on tire un avantage des pratiques de la méthode expérimentale. (*Ibid.*, p. 612-613)

En effet, normalement, une enquête débouche sur la formulation de plans d'action ou de mesures possibles pour traiter la situation, plans et mesures dont l'exécution est suivie de conséquences observables et différenciables ; ces conséquences, si elles sont observées précisément, avec le souci de distinguer celles qui sont positives de celles qui sont négatives, peuvent donc servir « d'épreuves de validité pour la conception sur laquelle reposait l'action » (*Ibid.*, p. 612).

Pour conclure

Je voudrais terminer par l'ébauche de deux critiques de cet examen de l'enquête sociale. Dewey s'efforce d'expliciter les conditions que l'enquête doit satisfaire pour mériter d'être qualifiée de scientifique. C'est ce qu'il appelle les « formes logiques » de l'enquête. Mais une telle explicitation il ne l'a faite qu'en philosophe réfléchissant. Son plaidoyer pour que la

philosophie adopte la méthode empirique des sciences naturelles est ici pris en défaut. Si la forme d'empirisme naturaliste préconisé par le pragmatisme consiste à s'intéresser non pas aux choses faites mais aux choses en train de se faire, ou encore à l'expérience ordinaire de la vie dans sa dynamique concrète, on aurait pu s'attendre à ce qu'il cherche à identifier les opérations réellement faites et les méthodes effectivement mises en œuvre par les chercheurs scientifiques, par l'observation de leur travail en laboratoire, plutôt que de les déduire d'un schème théorique de l'enquête, ou de les spécifier par une définition de « formes logiques ». Ce n'est qu'avec la dite « nouvelle sociologie des sciences » que ce genre d'étude a commencé à être réalisé.

L'obsession de Dewey était de permettre aux gens d'élever le niveau de l'intelligence dans leur expérience ordinaire, plutôt que de simplement suivre les coutumes et les habitudes reçues et de reproduire les préjugés. Il a produit des descriptions merveilleuses de la dynamique de l'expérience, en adoptant un procédé très particulier : en faire ressortir les potentialités et les capacités d'orientation, caractériser l'expérience quand elle est au maximum de ses capacités et ses possibilités, et montrer le chemin que l'expérience réelle a à parcourir pour atteindre ce niveau. Un élève de Dewey, Irwin Edman, disait à propos de *L'art comme expérience* qu'il s'agissait moins d'un traité de philosophie sur l'esthétique, que d'un ouvrage sur « l'expérience *in excelsis* [l'expérience au plus haut des cieux] », c'est-à-dire « d'une analyse de l'expérience telle qu'elle apparaît quand elle n'est qu'en possibilité : riche, harmonieuse, ordonnée et immédiatement agréable » (cité in Westbrook, 1991, p. 393).

L'inconvénient de ce procédé est que l'expérience ordinaire ne peut apparaître que comme un parent pauvre, très dégradé, de « l'expérience *in excelsis* ». De plus ses modalités propres ne sont pas alors réellement étudiées. Dewey n'a pas imaginé qu'une science sociale, observationnelle et expérimentale, pouvait contribuer à une telle étude, par exemple une science sociale des accomplissements, des opérations et des processus (l'appellation « praxéologie » lui conviendrait assez bien). Je pense qu'il y a eu une esquisse d'une telle science sociale à la fin du XXe siècle, que le programme de l'ethnométhodologie et ses méthodes d'enquête y correspondaient assez bien. Mais il a en partie tourné court, à la fois faute de combattants, et en raison de la difficulté de la tâche. Aujourd'hui c'est essentiellement l'« analyse de conversation » qui continue ce programme, en se focalisant sur les interactions, mais elle est surtout devenue une technique sophistiquée très prisée des linguistes, sociolinguistes et analystes du discours. On en trouve aussi des échos dans les

« *workplace studies* » (pour un petit aperçu, cf. le récent dossier de la revue *Tracés* sur Goodwin).

L'ethnométhodologie n'avait pas de filiation directe avec le pragmatisme, contrairement à l'interactionnisme symbolique, inventé par un élève de Mead, H. Blumer, et comportant des chercheurs très connus tels qu'A. Strauss, H. Becker, R. Collins, J. Kitsuse, M. Spector, A. Hochschild, etc. Mais je reste persuadé que le programme sociologique d'un Garfinkel est celui qui concrétise le mieux l'empirisme radical d'un James et d'un Dewey (cf. Garfinkel, 2007). D'un autre côté, Garfinkel étant un phénoménologue post-husserlien, son programme fait pas mal écho à l'herméneutique contemporaine, elle aussi fortement marquée par la phénoménologie. On peut dire qu'il lui a donné un tour « empirique radical », par exemple en essayant de rendre compte, notamment pas une forme d'expérimentation proche de ce qui se fait en psychologie sociale, des méthodes ordinaires de la compréhension et de celles de l'interprétation commune des événements et des situations, ou encore des méthodes du raisonnement sociologique ordinaire, qui font partie des « ethnométhodes » qu'il voulait observer et décrire. Mais ce serait une autre histoire que de le montrer.

Références bibliographiques

Boltanski L., (2006), « Préface », in M. Nachi, *Introduction à la sociologie pragmatique*, Paris, Armand Colin, pp. 9-16.

Dewey J., (1993), *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, PUF [1938].

Dewey J., (2005), *L'art comme expérience*, Pau, Presses de l'Université de Pau [1934].

Dewey J., (2012), *Expérience et nature*, Paris, Gallimard [1925].

Gadamer H. G., (1996), *Vérité et méthode*, Paris, Seuil.

Garfinkel H., (2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.

James W., (2007), *Philosophie de l'expérience*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond.

Koselleck R., (1997), *L'expérience de l'histoire*, Paris, Hautes Études-Gallimard-Le Seuil.

Quéré L., & C. Terzi, (2014), « Did You Say 'Pragmatic'? Luc Boltanski's Sociology from a Pragmatist Perspective », *in* S. Simon & B. S. Turner (eds), *The Spirit of Luc Boltanski*, Londres, Anthem Press, p. 91-128.

Ricœur P., (1977a), *La sémantique de l'action*, Paris, Éditions du CNRS.

Ricœur P., (1977b), « Expliquer et comprendre. Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte, la théorie de l'action et la théorie de l'histoire », *Revue Philosophique de Louvain*, 75 (25), p. 126-147.

Ricœur P., (1983), *Temps et récit*, Paris, Le Seuil.

Searle J., (1985), *L'intentionnalité*, Paris, Minuit.

Taylor C., (1997), *La liberté des modernes*, Paris, PUF.

Tracés, (2016), « Autour de l'anthropologie linguistique de Charles Goodwin », *Hors-série*, p. 13-100.

Westbrook R., (1991), *John Dewey and American Democracy*, Ithaca, Cornell University Press,.

Winch P., (2009), *L'idée d'une science sociale*, Paris, Gallimard [1958].